

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 7 (1977)
Heft: 2

Artikel: Fidèle collaborateur d' "Aînés" André Chabloz : chroniqueur et poète du temps jadis
Autor: Gygax, Georges / Chabloz, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-829620>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FIDÈLE COLLABORATEUR D'« AÎNÉS »

André Chabloz

CHRONIQUEUR ET POÈTE DU TEMPS JADIS

Vous le connaissez tous. Depuis octobre 1974, André Chabloz raconte ses souvenirs dans « Aînés ». Il le fait avec tant de gentillesse, de charme et de fraîcheur, que beaucoup de lecteurs nous posent la question : « Mais qui est-il donc cet André Chabloz que nous aimons lire ? »

Pour répondre à cette légitime curiosité, je suis allé sonner à la porte de M. André Chabloz, dans cette grande maison des Clochetons, à Lausanne, où le pédagogue-écrivain vit depuis quarante ans. Et bien que nos contacts professionnels et amicaux furent nombreux au cours de ces trois années, j'en ai appris des choses...

Oh ! rien de sensationnel, à dire vrai ! La vie de notre collaborateur, âgé de 78 ans, est un modèle de simplicité souriante, de conscience et d'équilibre. C'est sûrement ça le bonheur ! André Chabloz, qui a élevé 4 enfants, est un homme heureux. Doué, il a su rester fidèle à la simplicité. Il a éduqué et instruit des milliers d'élèves au cours de sa carrière exemplaire. Beaucoup ont conservé leur estime et leur affection à leur vénérable maître qui est devenu leur ami.

L'amour du bois

André Chabloz est né à Bursins le 23 octobre 1898, dans une famille qui, depuis toujours, travaille le bois. Arrière-grand-père, grand-père et père charpentiers. Le père mourut jeune, à 35 ans, après avoir contracté une mauvaise maladie pendant que, compagnon, il effectuait le traditionnel tour de France. Il ne présida aux



destinées de sa famille que pendant sept années, au cours desquelles il eut deux fils : Gustave, mort à 71 ans, et André, notre collaborateur et ami.

« En 1903, raconte André Chabloz, j'ai perdu mon père. J'avais 5 ans. Ma mère le suivit dans la tombe huit ans plus tard, après s'être remariée. A 13 ans j'étais orphelin. Un paysan du voisinage m'a engagé. Je travaillais à la ferme après mes heures de classe. Il me payait 50 francs par année. Mon frère et moi couchions chez notre beau-père, lui aussi charpentier ; homme sévère, très capable, il nous en imposait par sa stature et ses silences. Les 50 francs que je gagnais me permettaient de m'acheter des chaussures. J'ai vécu une dure jeunesse, mais j'ai été heureux pour une raison bien simple : j'étais content de moi ! »

Un modèle, un disciple

« J'ai suivi les classes de Bursins où j'ai eu la chance d'avoir un maître exceptionnel qui, souvent, a su remplacer mon père disparu. Il s'appelait Félix Ansermoz et il avait un grand prestige auprès des instituteurs de la région. Très érudit, il fut pour moi un modèle ; j'ai été son disciple. C'est lui qui m'a donné le goût de l'écriture. Avec une grande dignité, il considérait ses fonctions comme un sacerdoce. Il m'en imposait tant que je n'ai pas osé lui dire que je me destinais à l'enseignement...

» Un jour, un de mes oncles revêtit son habit des dimanches pour être mon ambassadeur auprès de mon maître et lui annoncer que je désirais aller à l'Ecole normale en vue de devenir instituteur. J'y suis entré en

1914 avec une bourse annuelle de Fr. 450.—, puis de Fr. 600.—. Chambre et pension me coûtaient 75 francs par mois. Comme nous avions trois mois de vacances, j'en profitais pour aller travailler chez des paysans, ce qui me procurait l'appoint financier nécessaire. C'est à ce travail en plein air que je dois ma bonne santé. Ces travaux de la terre, je les accomplissais avec une immense joie ; je chantais et sifflais toute la journée !

» J'ai été mobilisé en 1918 pour mon école de recrues. La grippe, la toute mauvaise, sévissait. Au début, nous étions 420 sur les rangs. Seize jours plus tard, nous n'étions plus que 12 à répondre à l'appel. Il y eut des morts... Alors, on nous a licenciés. J'ai évoqué cette triste époque dans un de mes articles... En 1918, Echandens cherchait un instituteur capable,

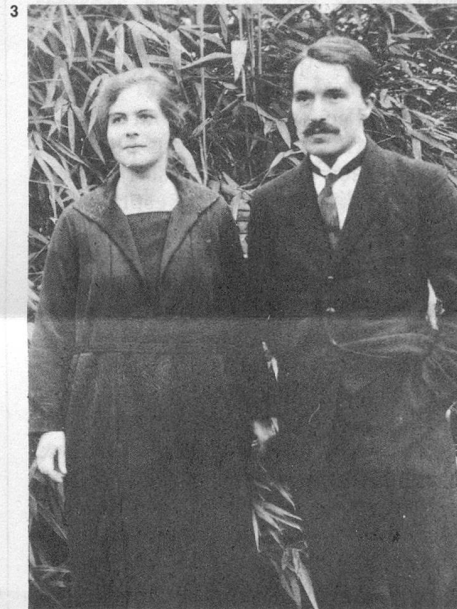
en plus de ses fonctions de régent, de diriger une société de chant. J'ai été nommé et on a mis à ma disposition un affreux appartement avec toilettes à l'extérieur de l'immeuble. Ma classe comptait 64 élèves ; il y en avait partout : ça me plaisait ! Celle qui devait devenir ma femme, l'institutrice Jeanne Kirchmann, fut engagée à cette époque pour une classe de 48 élèves. Je la connaissais de vue, comme on dit. Elle fut nommée en novembre 1919. Nous nous sommes fiancés en janvier 1920, mariés en juin...

» Echandens disposait alors de deux institutrices et d'un instituteur. Bientôt nous ne fûmes plus que deux, ma femme et moi ; nous nous sommes partagés les gosses. Je gagnais 200 francs par mois, loyer payé, et 150 francs par année pour chanter à l'église et parce que je ne disposais

pas de potager. Ma femme gagnait 140 francs par mois. Contrairement à ce que l'on croit en général, la vie était très chère à cette époque-là. Un drap coûtait 50 francs ; il fallait déboursier 30 sous pour un kilo de sucre... »

2 francs par jour

André Chabloz veut aller plus loin : il a soif de parfaire ses connaissances. En 1923, il part pour l'Allemagne avec un but précis : apprendre la langue en vue de trouver une place en primaire supérieure. Il voit de près ce qu'est la débâcle économique d'un pays, une débâcle qui se traduit par une terrible inflation. Il passe près de six mois dans les environs de Stuttgart, installé chez un médecin qui est tout heureux de recevoir 2 francs suisses par jour pour la pension et



1 « J'ai reçu un don ! » Une belle écriture, une mémoire sans faille.

2 André Chabloz et sa classe de prim'sup' en 1957. Beaucoup de ses élèves se reconnaîtront sur cette photo.

3 André et Jeanne Chabloz jeunes mariés en 1923.

4 La famille avant tout ! André et Jeanne Chabloz au milieu des leurs. « Nous sommes partis à deux... »



Note de la rédaction. André Chabloz a l'intention de réunir en volume ses chroniques publiées par « Aînés ». C'est une bonne idée à laquelle nous applaudissons. Nous en parlerons à nos lecteurs au moment voulu.

les leçons d'allemand. Le mark ne valait plus rien. On payait la marchandise avec des billets de milliards de marks. Le voyage de Stuttgart-Hambourg en première classe, aller retour, revenait à 1 fr. 50 suisse.

« J'ai soigneusement continué à préparer ma prim'sup' à mon retour à Echandens, tout en faisant ma classe. En 1928, le syndic de Saint-Prex me proposa une place que j'occupai pendant quatre ans. Entre-temps, ma femme m'avait donné 4 enfants, un garçon et trois filles... »

Comme tout paraît simple et harmonieux, dans cette existence sans heurts, sans drames ; dans ce bonheur tranquille fait de travail dans la joie.

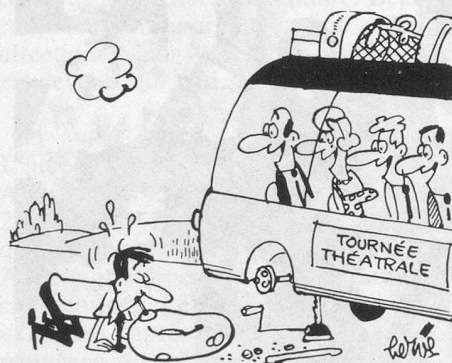
André Chabloz enseigna à Lausanne, en primaire supérieure, de 1932 à 1959. Puis il assuma un remplacement de dix ans à l'Ecole de commerce, chargé de leçons d'allemand, de français, d'histoire et de géographie. Cette vie professionnelle ne prendra fin qu'à 70 ans. Cela fait cinquante ans de pédagogie !

— Mais l'écriture, dans tout cela, le goût d'écrire, où l'avez-vous puisé ?

— J'ai reçu un don. C'est l'explication qui s'impose à mon esprit. Cela n'a rien d'exceptionnel. Ma fille Madeleine est poète. Les poètes vaudois lui ont décerné un prix ; elle en a reçu un autre à Toulouse... J'aime écrire, construire un texte, le rythmer, l'équilibrer. Cette occupation me prouve que ma mémoire est encore bonne... Oui, notre vie fut une belle histoire. Nous sommes partis à deux. Aujourd'hui la famille compte 28 personnes.

» Chaque jour, ma femme lisait la Bible aux enfants ; elle ne pouvait rien leur donner de plus précieux... Voyez-vous, le pire qui puisse arriver à un père, c'est d'avoir des enfants qui tournent mal. Je n'ai pas eu d'autre ambition que le bonheur des miens... »

Georges Gygax



— Alors le souffleur ! (Dessin de Hervé-Cosmopress)



Les soirées théâtrales qui conduisent à Marseille

Le plaisir de l'amitié

En 1924, le peintre Arthur Gueydan vint habiter avec sa famille un des appartements du Château d'Echandens. Dans le village, on apprécia tout de suite sa franche cordialité de Méridional et la gentillesse de son épouse et de ses deux enfants. Souvent, le soir, à 10 heures, revenant de la gare où il avait reconduit des amis, je l'entendais marcher dans le gravillon de la cour du collège ; de sa canne, faite d'une branche de cornouiller terminée par un gros nœud, il frappait à ma porte : il nous apportait sa bonne humeur qu'il exprimait de sa voix sonore. Et tout de suite, il racontait, il évoquait avec une pittoresque netteté les souvenirs de son enfance en Petite-Camargue, à Saint-Jean-la-Pinède, et, joignant les gestes à ses paroles, il courait autour de ma grande table, revivant les courses de taureau qu'il avait connues dans les rues d'Avignon quand il avait 7 ou 8 ans. On eût dit que l'animal était réellement devant lui : il l'évitait par des bonds rapides. On imaginait la bête meuglante à ses trousses, car il tirait les chaises derrière lui pour embarrasser la poursuite, obstruant ainsi toutes les issues. Ou bien il revivait le passage, dans les rues, de l'arracheur de dents tirant après lui une charrette pourvue d'un siège au-dessus duquel une grosse clochette, violemment mise en branle pendant l'opération, couvrait les cris du patient. Toute la scène était mimée avec une telle vérité que nos mâchoires nous faisaient mal. Quand il nous quittait, vers minuit, il régnait soudain dans l'appartement un grand silence.

En hiver, il m'invitait parfois le soir dans son château pour m'apprendre

à jouer aux échecs, mais, dès 9 heures, la fatigue brouillait ma vue et mes idées, et le lendemain, en classe, l'esprit encore accroché à l'échiquier, je prenais les enfants pour des pions que je ne savais plus déplacer.

Un acteur de plus pour la Récréation

Arthur Gueydan consentit à jouer dans les pièces de théâtre que je choisisais en fonction de ses capacités, car il avait du talent et son assurance réjouissait le reste de la troupe. Il fut un « Malade imaginaire » souffrant, geignant et amoureux à souhait et, l'année suivante, il incarna l'Anglais dans la pièce que Tristan Bernard a intitulée « L'Anglais tel qu'on le parle ». Comme il avait passé trois ans dans un collège d'Angleterre, il en parlait la langue couramment et sa colère à constater que l'interprète ne le comprenait pas déchaînait dans la salle des rires inextinguibles. Mais le rôle qui lui convint le mieux, ce fut Knock dans le « Triomphe de la médecine » de Jules Romains. Appelé à succéder au docteur Parpalaïd, il s'étonne de trouver une population campagnarde qui ignore la maladie. Il va s'efforcer de remédier à une telle situation. Le moyen ? Persuader les habitants que les bien-portants sont « des malades qui s'ignorent ». Encore faut-il que les clients viennent en consultation. Qu'à cela ne tienne ! Il fait publier, un jour de marché, qu'il offre des consultations gratuites. Au tambour public, il donne la première et questionne : « Quand vous mangez de la tête marbrée, est-ce que ça vous chatouille ou est-ce que ça vous gratouille ? — Je n'en mange